

L'UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

DE
1914 A 1956

—

ANNEXES



HISTOIRE
DE
L'UNIVERSITÉ
DE
GENÈVE

★ ★ ★ ★

ANNEXES

HISTORIQUE
DES FACULTÉS
ET INSTITUTS
DE 1914 A 1956

CH UNIGE/aap/biblio/
PU 495/5

et divers cas de tératologie ont particulièrement retenu son attention au cours de ses dernières années de professorat.

Si nous quittons, à regret, sans l'avoir épuisé, le domaine des publications scientifiques de Lendner (près de 150 dans le *Catalogue* des mémoires de l'Université de Genève), il convient de rendre hommage à son activité de professeur et de directeur de laboratoire. S'intéressant personnellement à chaque étudiant, ce dernier avait l'impression de bénéficier d'une leçon particulière. En raison de la modicité des allocations attribuées à son laboratoire, Lendner eut la générosité et le grand mérite de créer, en grande partie, par son apport personnel, la collection du laboratoire de pharmacognosie, enrichie en outre par ses voyages et ses relations avec le monde savant. Il n'hésitait pas à consacrer ses rares loisirs à herboriser pour rapporter à ses élèves des plantes fraîches, à qui il donna toujours la préférence sur les herbiers.

Appelé à diriger l'École de pharmacie, il remplit cette charge avec autorité, mais surtout avec humanité; sa bonté lui apporta de fidèles et durables amis parmi tous ses élèves.

A. MIRIMANOFF.

ENOUARD CLAPARÈDE (1873-1940). — Né à Genève le 24 mars 1873, d'une famille originnaire du Languedoc et fixée à Genève après la révocation de l'Édit de Nantes, E. Claparède fit ses classes et ses études de médecine dans sa ville natale. Neveu du zoologiste qui porte le même nom, il avait hésité entre les sciences naturelles et la médecine, mais il choisit celle-ci à l'exemple de son grand cousin Th. Flournoy, qui le convertit très tôt à la psychologie et dont il suivit l'enseignement tôt après sa création. Il obtint, en 1897, son doctorat en médecine avec une thèse de psycho-physiologie (*Du sens musculaire à propos de quelques cas d'hémialcnie posthémiplégique*). Un semestre à Leipzig et une année à Paris, où il fut l'élève du neurologiste Déjerine à la Salpêtrière et où il se lia avec le psychologue A. Binet, complétèrent sa formation.

Dès 1899, il donna à la Faculté des Sciences, un cours de privat-docent sur les sensations, tout en conservant certaines activités neurologistes et psychiatriques. Il s'intéressa aussi à la psychologie animale et, dès cette époque également, à la psychologie pédagogique (à propos d'un rapport que lui demanda le Département de l'Instruction publique sur l'enseignement des arriérés).

En 1904, Th. Flournoy se déchargea de la direction du laboratoire de psychologie en faveur d'E. Claparède et celui-ci, qui avait publié en 1902, un ouvrage d'avant-garde sur l'*Association des idées*, se livra à un ensemble de recherches sur l'intérêt, sur la signification fonctionnelle du sommeil (conçu comme une activité protectrice contre l'intoxication et non pas comme un résultat de celle-ci) et de l'hystérie (comparée aux réactions défensives dont on trouve l'équivalent chez les animaux), sur l'illusion de poids, sur le témoignage, etc.

En 1908, Claparède fut nommé professeur extraordinaire de psychologie et en 1915, il succéda à Flournoy dans la chaire ordinaire de psychologie expérimentale, tandis que Flournoy se consacrait à un enseignement de philosophie des sciences.

Dès 1906, Claparède avait organisé un séminaire de psychologie pédagogique auquel l'État s'intéressa au début, mais qui suscita ensuite diverses oppositions: le séminaire se transforma alors en un institut privé, l'*Institut J.-J. Rousseau*, que Claparède fonda en 1912 avec la collaboration de son ami P. Bovet et qui fut rattaché, en 1929, à l'Université. C'est dans cette ligne d'intérêts, que Claparède a publié ses deux ouvrages les plus connus: *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale* et *L'éducation fonctionnelle*.

Claparède a abordé les problèmes les plus divers de la psychologie, dernier représentant d'une génération qui pouvait embrasser la totalité de cette discipline. Ses études sur l'intelligence, sur la volonté, sur la « loi de prise de conscience », sur le rôle de l'intérêt et des besoins dans le mécanisme des conduites, témoignent (en continuité complète avec ses travaux de début, à partir du moment où, dans son ouvrage paru en 1902, il se libérait de l'associationnisme) d'une interprétation très personnelle des phénomènes mentaux constamment inspirée par le fonctionnalisme. Ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de fournir de belles analyses structurales comme dans son étude classique sur *La genèse de l'hypothèse*.

Caractère foncièrement généreux et bon, il était apprécié par ses collègues dans le monde entier et on lui avait confié la charge de secrétaire permanent des Congrès internationaux de psychologie, qu'il anima toujours de son esprit objectif et profondément humain.

J. PIAGET.

RAOUL PICTET (1846-1929). Fils d'Auguste Pictet, maire de Plainpalais et de Cécile de Bock, Genevois par son ascendance paternelle, Russe par son ascendance maternelle, Raoul Pictet est né le 4 avril 1846. Il commença ses études au gymnase Rochette, à la Cour Saint-Pierre, puis alla les compléter surtout à Paris et fut reçu bachelier ès sciences physiques et maître ès arts de l'Académie de Genève le 29 janvier 1867.

Après un stage de quelque temps en Egypte, comme professeur de lycée, il revint travailler avec le mathématicien astronome Gustave Cellérier.

C'est par un coup de maître qu'il devait inaugurer sa carrière de physicien : si l'on savait, à l'époque liquéfier quelques gaz, tels l'anhydride sulfureux ou l'ammoniac, d'autres gaz, l'oxygène, l'azote, l'hydrogène, d'autres encore avaient résisté à toutes les tentatives de condensation. On s'était donc résolu, un peu à la légère, il faut bien le dire, à ranger ces indisciplinés dans une catégorie dite des « gaz permanents » qui étaient censés devoir rester à tout jamais gazeux ; toute tentative pour les amener à l'état liquide paraissait vaine et vouée à l'échec total.

Le hasard a voulu qu'en 1877, presque simultanément, à quelques semaines d'intervalle, Louis Cailletet (que Larousse, on ne sait pourquoi, baptise Paul) de Paris et Raoul Pictet, de Genève fissent parvenir aux Comptes Rendus de l'Académie des sciences, des notes annonçant qu'ils avaient réussi à liquéfier l'oxygène.

Il vaut la peine de s'arrêter quelques instants sur ce résultat : Les deux hommes avaient travaillé indépendamment l'un de l'autre, ils n'avaient pas connaissance de leurs travaux respectifs, ils ont employé des méthodes totalement différentes, ils avaient réussi, pourtant, chacun de son côté, à obtenir un résultat considéré, à peu près universellement comme inaccessible. Ceci dit, il faut bien reconnaître qu'ici, comme dans plusieurs autres cas, Pictet a fait figure de précurseur : Cailletet avait obtenu le magnétique résultat de liquéfier l'oxygène, mais son procédé était un procédé de laboratoire qui semblait bien devoir, à jamais, être inapplicable à l'échelle industrielle. Pictet, lui, avait imaginé le procédé dit « en cascade » : il s'agissait de refroidir successivement, et les uns par les autres, plusieurs gaz de plus en plus difficilement condensables pour en arriver finalement à l'oxygène ; à l'heure actuelle, toutes les machines fabriquant de l'air liquide sont basées sur ce procédé. Il faut, néanmoins, noter que, contrairement à ce que l'on croit souvent, Pictet n'a pas fabriqué de l'air liquide, mais bien de l'oxygène, ce qui n'était, du reste pas le plus facile.